

bouddhique, dans sa forme grossière et aussi le pessimisme mondain.

De la deuxième relation de l'homme avec le monde extérieur, découlent les doctrines morales qui ont pour but le bonheur des groupements sociaux. D'après ces doctrines, le bonheur individuel n'est admis que dans la mesure que permet le bonheur du groupe. Cette relation a eu son expression dans les doctrines morales de l'antiquité grecque et romaine et dans celles des Chinois et des Juifs qui sacrifiaient toujours l'individu à la société. Enfin la morale moderne, qui nous impose le sacrifice de l'individu pour le bonheur de la majorité s'y rattache également, ainsi que, d'ailleurs, la morale de la plupart des femmes, qui sacrifient leur bonheur à celui de leur famille et surtout à celui de leurs enfants.

VII

Toute l'histoire ancienne et une partie de l'histoire moderne, sont pleines de récits d'exploits de cette morale socio-familiale. Aujourd'hui encore la majorité des hommes, en croyant professer le christianisme, suit en réalité la morale païenne et la donne comme idéal pour l'éducation de la jeunesse.

De la troisième relation chrétienne, et qui ne voit dans l'homme qu'un instrument de la volonté supérieure, découlent toutes

les doctrines supérieures connues : la doctrine de Pythagore, la doctrine stoïque, bouddhique, brahmique, taocique, dans leurs manifestations les plus nobles, et chrétienne dans sa conception actuelle imposant la renonciation non seulement à notre propre bonheur, mais encore au bonheur de la famille, à celui de la société, afin d'accomplir la volonté de celui qui nous a créés.

De cette troisième relation découle la morale réelle de chaque homme, indépendamment de celle qu'il professe où qu'il prêche.

Ainsi, donc, l'homme qui voit le sens de la vie dans la réalisation de la plus grande somme de bonheur individuel, y conformera toujours ses actes, demeurera toujours égoïste malgré toutes ses affirmations qu'il

considère comme moral de vivre pour le bonheur de la famille, de la société, de la nation, de l'humanité, de consacrer sa vie à l'accomplissement de la volonté de Dieu. S'il a à choisir, il sacrifiera non pas son bonheur à celui de la famille, de la nation, ou à la volonté de Dieu, mais tout cela à son propre bonheur ; parce qu'en voyant le sens de la vie dans son bonheur personnel, il ne peut agir autrement, tant qu'il n'aura pas modifié ses idées sur sa relation avec l'univers.

De même l'homme dont le sens de la vie est dans le dévouement à sa famille (comme la plupart des femmes) ou à la nation (comme les hommes des nations opprimées) ; sa morale, malgré sa foi chrétienne, sera toujours familiale ou nationale et non pas chrétienne. Quand il sera obligé de choisir

entre le bonheur familial ou social d'une part, et l'accomplissement de la volonté de Dieu de l'autre, il préférera nécessairement le bonheur du groupe pour lequel il vit comme il le croit, parce que c'est là seulement qu'il voit le sens de sa vie.

Enfin l'homme qui voit sa relation avec le monde dans l'accomplissement de la volonté de Celui qui l'a envoyé sur la terre, sacrifiera tous les liens qui l'unissent aux hommes pour ne pas enfreindre la volonté du Créateur.

La morale ne peut pas être indépendante de la religion car, non seulement elle n'est que la conséquence de la religion, mais elle se trouve *impliquée* (1) dans la religion.

Toute religion est la réponse à la ques-

(1) En français dans le texte.

tion : Quel est le sens de ma vie ? Cette question peut donner lieu à plusieurs réponses : Le sens de la vie est dans le bonheur individuel et par conséquent il faut profiter de tous les biens accessibles ; — ou encore : Il se trouve dans le bonheur d'un certain groupe et par conséquent il faut y concourir par tous les efforts ; — ou enfin : Il est dans l'accomplissement de la volonté du Créateur et il faut chercher à connaître cette volonté et l'accomplir.

La morale est contenue dans l'explication de la vie donnée par la religion, c'est pourquoi elle ne peut en être séparée.

Cette vérité devient particulièrement évidente devant les tentatives des philosophes non chrétiens, pour établir sur la philosophie leur doctrine de morale supérieure. Ces philosophes reconnaissent que

la morale chrétienne est nécessaire, qu'on ne peut s'en passer ; et ils voudraient la lier d'une façon quelconque à leur philosophie non chrétienne, et ils la présentent même comme si elle découlait de cette philosophie païenne ou sociale.

Ces tentatives démontrent, mieux que toute autre chose, que la morale chrétienne est non seulement indépendante de la philosophie, mais encore qu'elle lui est en complète contradiction.

VIII

La morale vraiment chrétienne exige, outre le sacrifice de l'individu au profit du groupe, son complet abandon et celui du groupe pour le service de Dieu. La philosophie païenne recherche par contre les seuls moyens de réalisation du plus grand bonheur possible de l'individu ou du groupe. Il en résulte une contradiction inévitable avec la morale chrétienne.

Il n'y a qu'un seul moyen de cacher cette contradiction : entasser dogmes sur dogmes,

plus abstraits les uns que les autres. C'est à quoi se sont livrés les philosophes depuis la Renaissance jusqu'à nos jours ; et c'est à cela qu'on doit attribuer l'impossibilité d'appliquer à la vie les maximes de la nouvelle philosophie. Sauf Spinoza dont la philosophie est basée sur les véritables principes chrétiens, quoiqu'il n'ait pas appartenu officiellement à la religion chrétienne ; sauf le génial Kant, qui a établi sa morale indépendamment de sa métaphysique, tous les auteurs philosophes, même le brillant Schopenhauer, n'établissent qu'artificiellement un lien entre leur morale et leur métaphysique.

On sent que la morale chrétienne est quelque chose d'immuable et qui n'a besoin d'aucun appui, tandis que la philosophie en est réduite à inventer des formules qui lui

permettent de dire avec une apparence de vérité que la morale n'est qu'une partie d'elle-même. Mais toutes ces formules ne semblent justifier cette thèse qu'à condition qu'on ne les examine que théoriquement. Aussitôt qu'on les applique à la vie pratique, la contradiction des principes philosophiques avec ce que nous appelons la morale, apparaît dans toute son évidence. Le malheureux Nizche, devenu récemment si célèbre, est précieux surtout par sa révélation de cette contradiction. Il est irréfutable quand il dit que toutes les règles de la morale, au point de vue de la philosophie non chrétienne actuelle, ne sont que mensonge et hypocrisie et qu'il est bien plus profitable, plus agréable et plus raisonnable de former une association de *Uebermenschen* (hommes supérieurs) et d'être l'un

d'eux que de rester dans cette foule qui doit leur servir de marchepied.

Aucune philosophie, ayant pour point de départ la conception païenne, n'est en mesure de prouver à l'homme qu'il est plus dans son intérêt de vivre pour un bonheur qui lui est étranger, qu'il ne comprend pas, que de rechercher son propre bonheur ou celui de sa famille ou de sa société, bonheur qu'il comprend et qu'il poursuit.

La philosophie basée sur le bonheur égoïste ne pourra jamais prouver à un homme sensé, conscient de ses intérêts, qu'il doit abandonner un bien certain simplement parce qu'il doit le faire, parce que c'est un devoir impérieux.

En effet, il est impossible de prouver ce devoir au point de vue de la philosophie païenne. Pour démontrer que tous les

hommes sont égaux, qu'ils doivent consacrer leur vie au bien du prochain, il faut trouver une autre définition de leur relation avec le monde qui les entoure. Il faut montrer que la situation de l'homme est telle que le sens de sa vie est seulement dans l'accomplissement de la volonté de Celui qui l'a envoyé sur la terre, et que cette volonté exige que chacun consacre sa vie au service de tous. Or, la religion seule est capable de le faire.

On peut en dire autant des tentatives de conciliation de la morale chrétienne avec les principes de la science païenne. Aucun sophisme ne pourra cacher cette vérité que la loi de l'évolution, base de toute la science moderne, s'appuie elle-même sur la loi de la lutte pour l'existence et la survivance du plus apte, du mieux adapté au milieu (*the*

fittest), et que, par suite, tout homme, pour atteindre le bonheur, doit être ce *fittest* et rendre *fittest* la société à laquelle il appartient.

Effrayés des déductions logiques de cette loi, certains naturalistes cherchent à la masquer par des théories ingénieuses. Ces tentatives n'arrivent qu'à faire ressortir davantage l'implacabilité de cette loi qui préside à la vie de tout le monde organique, y compris l'homme, considéré seulement comme animal.

IX

Au moment même où j'écrivais cette étude a paru en traduction russe le discours sur l'évolution et la morale que Huxley a prononcé dans une société anglaise.

A l'exemple du célèbre professeur russe Békétov, et de bien d'autres qui ont écrit sur le même sujet et avec le même insuccès, le savant anglais cherche à démontrer que la lutte pour l'existence n'est pas contraire à la morale et que, si l'on acceptait la loi de la lutte pour l'existence comme principe